



acide et des portraits sans concessions sont troussés sous forme imagée : "Le vieux crabe mou / Qui cherche toujours l'âme sœur / Gaffe à l'apoplexie printanière" (**Le Monde**) ou "Tous les petits tapeurs / Qui quêtent une requête / Les légions sans hon-

neur" (**Au Rendez-Vous Des Culs Pointus**). La guillotine (la veuve !), encore en activité à cette époque, est dénoncée comme paradoxale, inutile et inefficace dans une chanson forte "Mais quand qu'on tuera la veuve / Qui a raccourci tant d'orphelins / D'une tête pour faire la preuve / Qu'il faut bannir du genre humain / Le crime" (**La Veuve**). Les nouvelles armes sont accusées "Une bombe A, H ou Z / Explosa tout de travers / Depuis je fais du trapèze / Quelque part dans l'univers" (**Ô L'Azur**). Les femmes, toujours cruellement croquées "Le visage d'Isabelle / Avait ce je ne sais quoi / Qui fait qu'une guenon est belle / Quand elle a trouvé une noix" (**Isabelle**), sont encore souvent infidèles "Adieu la belle / Je m'en vais de ce pas / Sois un peu plus fidèle / À celui qui me suivra" (**Profil D'Ange**) ou vénales "Cécily / On l'a vue rue du Paradis faire ses six lits dans la nuit" (**Cécily**).

Surtout, la mort l'obsède comme en témoigne le nombre important de chansons qu'il lui consacre. Il met en musique des poèmes désespérés de Tristan Corbière "Puis après la fosse commune / Nuit gratuite sans trou de lune" (**A La Mémoire De Zulma, Vierge-Folle Hors Barrière, Et D'Un Louis**) ou de Milosz "Tous les morts sont ivres de pluie vieille et sale / Au cimetière étrange de Lofoten" (**Tous Les Morts Sont Ivres**). Il s'attarde sur les pendus dérisoires "Les pendus quoiqu'on en dise / Ce sont toujours eux qui ont tort / Ils se balancent dans la bise / Bien avant que d'être morts" (**Les Pendus**). Il décrit avec force détails macabres la strangulation qu'il réserve à sa douce "Hors de ta bouche que tes dents retroussent / Coule un petit filet de sang qui mousse" (**Ma Douce**) ! Dans cette veine, émerge une œuvre très forte dont il semble avoir trouvé la forme définitive après plusieurs essais. "C'est l'histoire vraie du père d'un de ses amis, parti au large pour couler avec un bateau incapable de traverser." rapporte Edouard Sainte-Marie, "Il me l'avait racontée, et cette chanson, on en avait parlé des heures dans un bistrot rue Cujas" (10). On sent dans cette chanson une véritable fascination pour la disparition volontaire de cet amant désespéré "Que l'algue verte m'entortille / Dans ses bras comme une fille / Celle-là que j'ai aimée / Seule que j'ai aimée" et plus loin "Que j'entende enfin les sirènes / Qui m'appellent à perdre haleine / Dans la nuit bleue des temps" (**Le Vent Du Large**). Cette dernière chanson de son futur 30 cm peut être considérée comme un véritable hymne à l'ultime liberté du suicide.

Et malgré tout, l'univers de Suc n'est pas étouffant. Il y a la qualité de l'écriture, les jeux de mots et d'expres-

sions, l'humour des situations, qui par le sourire ou le rire retournent les idées noires et leur enlèvent leur pesanteur et leur crédibilité... Et puis, ça et là, on trouve encore de lumineuses chansons, "Le soleil dans tes yeux, le soleil sur mes mains / Le soleil dans ma tête et ma tête sur ton sein" (**Le Soleil Sous Les Pins**), pleines de jeunesse et d'espérance "Les amours qu'ont les mômes / Valent bien ceux des hommes / Et durent plus longtemps" (**L'Amour Des Mômes**) ou "Jeunes amours de seize ans / Sans toit ni lit ni draps blancs / Enferment avec eux le printemps" (**Sous La Porte Cochère**). Ces belles chansons nous rappellent que la tendresse et l'émotion faisaient aussi partie de la palette de couleurs de Jean-Pierre Suc, peintre et poète...

Mais poète maudit en quelque sorte, car peu d'esprits à cette époque étaient disposés à recevoir ce style de chansons au second degré qui deviendra ensuite si ordinaire ; Suc en endosse l'habit, mais n'en accepte pas toujours toutes les contraintes. Et c'est toute l'ambiguïté de son personnage qui, aux dires des témoins, se montre complexe à cette époque-là. D'un côté, l'homme public et l'ami séduisant "Il était fascinant, on était toutes amoureuses de lui, il avait cette brillance du regard" (5) ; "Il était très instruit des choses de l'art" (10) ; "C'était un personnage perspicace, intelligent et suprêmement urbain" (6) ; "Dans la vie, il voulait faire toujours au mieux. Il était exigeant, mais quand on faisait la fête, alors-là, il n'y avait pas de plus belle fête qu'avec Jean-Pierre Suc. Il était exigeant tout le temps, dans les deux sens, dans l'amitié, dans le plaisir, dans l'exception. Quand on vit avec un type comme lui, c'est exaltant, c'est farouche, mais des fois, c'est dur !" (6). De l'autre, l'homme inquiet, angoissé, comme le dévoile Luce Klein : "Il ne faisait pas confiance à l'amitié ni à l'amour, il mettait sans arrêt à l'épreuve, il ne voulait pas y croire, et donc forcément il détruisait. Par exemple, pour lui, une femme ne pouvait pas faire de chansons ; pendant des années ça a été "C'est pas toi qui écris tes chansons, je te crois pas, c'est ton mari" !" (5) ; "Il avait des obsessions pour le Christ mort à 33 ans et une passion pour Sade : il voulait me faire lire du Sade, et ce n'était pas du tout ma tasse de thé" (5). Une autre facette encore, celle du joueur, à la roulette russe, ("on aimait bien à cette époque la littérature russe" (11) se rappelle Henri Droux) ou à des paris sidérants qu'il inventait. On a l'impression, en recueillant les témoignages, que Suc s'était créé des profils différents qu'il présentait à chacun de ses interlocuteurs ou amis, et que le vrai Suc, dans toutes ses composantes, ne se dévoilait vraiment jamais complètement...



JP Suc dans son atelier / garage
(Coll. Gilles Durieux)



Séance photos pour le 1^{er} 45 tours en 1959. En fond, une toile de Suc.
(ph. Aubert / Philips
Coll. Gaston Balenglow)

Philips. Après réflexion, il lui propose de faire écouter cette bande à Jacques Canetti, grand patron de Philips, "qui pourra mieux te défendre" dit-il. Canetti lui fait enregistrer un premier 45 tours et l'engage immédiatement "Aux Trois Baudets". Peu de temps après, il est en vedette américaine dans le spectacle de Robert Rocca, le nec plus ultra des chansonniers de Montmartre (et Claude Sarraute dans "Le Monde" titre sa critique : "Suc, de l'or en barre") (4). Et parallèlement, Jean-Pierre Suc écrit une pièce fantaisiste, *Les Bouffetards*, et continue à peindre dans le garage qui lui sert de logement et où il vit en solitaire. Mais, à son gré, la consécration tarde à venir "Il devait être frustré de ne pas être reconnu : il avait énormément de talent et assez peu de succès, seulement un succès d'estime" (10), et les rentrées financières sont limitées "Suc ne mangeait sans doute pas à sa faim" (10), "Il était malade, il était toujours emmitouflé jusque là" (5).

Le 17 mai 1960...

Et Luce Klein poursuit ses souvenirs "La nuit du 16-17 mai, il voulait absolument me parler. On était au bar de La Chope à la Contrescarpe, il devait être joyeusement trois heures du matin, on était tous à la bière... On était costauds, parce qu'on tenait le coup à l'époque, et lui : "J'ai quelque chose à te dire, j'ai quelque chose à te dire". J'étais au bar, il est venu me relancer dans la soirée, d'une façon si obsessionnelle que je croyais qu'il était beurré à mort... il avait beaucoup de contrôle et on ne savait jamais quand il l'était ou pas, mais là j'ai eu l'impression qu'il avait passé un cap de désordre que je ne lui connaissais pas... "J'ai quelque chose à te dire"... et je n'ai jamais su quoi !" (5) De toute évidence, Suc, cette nuit-là, cherche une oreille attentive. Alors il se rend chez son ami Gilles Durieux "Je dormais, car il fallait que je sois à mon journal à huit, neuf heures du matin. Il est venu taper à ma porte à trois heures du matin "viens boire un dernier verre, un dernier demi au Cujas avec moi"... Je lui dis "non, demain je bosse moi, comment veux-tu que j'aïlle au boulot ?" Il est resté un temps à m'emmerder, puis il est parti en me laissant un

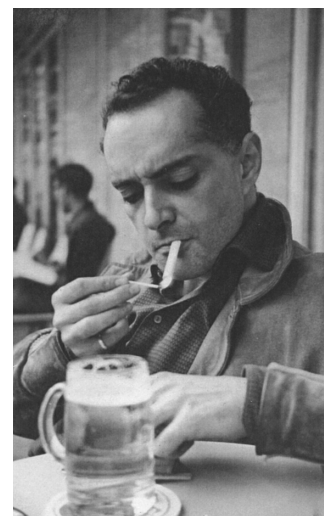
petit mot "à ce con des olivettes noires, votre, mon, ton Suc". C'est la dernière fois que je l'ai vu. Après, il est allé embêter un autre ami, Edouard Sainte-Marie" (7)

Ce dernier, évidemment, se souvient de cette journée bouleversante : "Sur le coup de trois heures du matin, Jean-Pierre frappe à la porte, je lui ouvre, on bavarde un peu, il était très énervé, et il dit "je viens dormir chez toi". Je lui dis "OK, tu dors dans mon lit, moi je vais lire". Mais il ne pouvait pas dormir, il raconte ceci, cela, et finalement il ne dort pas de la nuit, moi non plus d'ailleurs, et sur le coup de cinq heures du matin, on descend au bistrot du coin prendre deux trois cafés. Finalement, il me dit "Je suis fatigué, si tu veux on va aller ensemble à Montpellier, là ma famille a un pavillon vers Palavas, on va aller se reposer à l'air pur." Moi, comme je n'avais rien à faire à Paris, ça m'allait très bien. Il avait un gros chèque car il venait de vendre toutes les toiles de son atelier d'un seul coup ; je devais revenir à Paris et, avec une procuration, lui faire envoyer son argent à Montpellier. En tous cas je descend avec lui à Montpellier, et puis moi j'étais crevé, je n'avais pas dormi de la nuit, donc je m'endors. Et quand je me suis réveillé dans le train aux environs de Dijon, Suc n'était plus à côté de moi. Quelque chose dans sa valise m'a inquiété. Je suis allé aux toilettes qui étaient bloquées. J'ai donc demandé au contrôleur de me les ouvrir, et là, on l'a trouvé, il s'était tiré une balle dans la tête. Je ne savais même pas qu'il avait un revolver. A Dijon, les flics ont fait les constatations d'usage. Moi, j'ai repris le train pour Paris, c'était un peu cauchemardesque..." (10)

La nouvelle se répand par les téléspectateurs et rattrape Gilles Durieux. "La Chope à la Contrescarpe, c'était notre rendez-vous après mon boulot. Je commande un verre, et là les mecs m'apprennent la mort de Jean-Pierre... J'ai été au Cheval d'Or où il avait laissé un mot comme quoi il partait se reposer quelques jours chez lui à Montpellier. J'ai eu la bonne idée d'aller dans son garage où il avait laissé cette bande avec toutes ses chansons inédites enregistrées dessus. Et puis c'est moi qui suis allé annoncer la mort de Jean-Pierre à Brassens, impasse Florimont. J'ai sonné à la porte, Brassens est venu. Je lui ai dit "Vous savez, Jean-Pierre... voilà". Il m'a regardé, il m'a dit "Il est parti pour une grande vacance". Brassens m'a dit ça." (7)

Comprendre ?...

Passée la stupeur, chacun voulut comprendre et les conjectures furent nombreuses. "Après, toute l'équipe du Cheval d'Or s'est retrouvée des nuits entières après le spectacle à refaire la vie de Suc à la Contrescarpe, à passer en revue



JP Suc à la terrasse de La Chope.
(Coll. Gilles Durieux)